

Article

« Les visages de l'antidépresseur : pathologisation du corps féminin »

Catherine Mavrikakis

Frontières, vol. 21, n° 2, 2009, p. 21-26.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039453ar>

DOI: 10.7202/039453ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Résumé

À travers l'analyse du discours tenu sur la mort par *overdose* de la *playmate* Anna Nicole Smith, il est possible de penser quelle place occupent l'antidépresseur et l'imaginaire sur le suicide des « belles femmes » dans la constitution sociale du *sex-appeal* féminin. Nous assistons à une pathologisation du corps féminin (Foucault) qui devient à l'heure actuelle la cible des compagnies pharmaceutiques promettant non seulement la santé mais aussi la beauté. Grâce à un court retour sur les liens de l'histoire de la photographie et de la santé mentale – on pense à Charcot (voir Didi-Huberman) –, on voit comment l'image publicitaire poursuit aujourd'hui le travail de représentation et surtout d'invention du visage de la dépression, travail commencé au XIX^e siècle. Mais le visage actuel qui incarne le « malaise féminin » n'est pas seulement celui de la laideur. Il est aussi celui de Marilyn Monroe ou d'Anna Nicole Smith. C'est-à-dire que les images de la dépression au féminin se confondent parfois avec celles qui suscitent le désir. Le médicament devient alors ce qui domestique le mal des femmes en rendant celui-ci séduisant et inoffensif pour la société.

Mots clés : visages – femmes – suicide – médicaments.

Abstract

In analyzing discourses about the death by overdose of the playmate Anna Nicole Smith, I try to think how antidepressants and our collective imaginary of "beautiful women" suicides are important ingredients in the social constitution of female sex appeal. We see a pathologization of the female body (Foucault) that has become the target of pharmaceutical companies offering not only health but beauty. A cursory glance at the links between photographic history and mental health (Charcot; see Didi-Huberman) allows us to see how the images in publicity now continues the work of representation begun by the 19th century invention of the depressive face. But the contemporary face signaling feminine disturbance represents more than ugliness. That is to say that the images of the feminine breakdown are mingled with the images of desire. The antidepressant becomes the product that domesticates the female disorder while, at the same time, rendering this disorder seductive and harmless for society.

Keywords : faces – women – suicide – drugs.

Les visages de l'antidépresseur

Pathologisation du corps féminin

Catherine Mavrikakis, Ph.D.,
professeure titulaire, Département des littératures
de langue française, Université de Montréal.

Dans une perspective féministe et dans le sillage des théories de la représentation développées par le philosophe Michel Foucault sur la pathologisation du corps (Foucault, 1994) et tout particulièrement du corps féminin dans la culture, l'analyse des images de starlettes mortes d'une *overdose* nous permet de comprendre comment l'antidépresseur et le cocktail de médicaments anesthésiant l'âme et le corps participent du désir sexuel pour la *playmate* tel qu'il est construit socialement et particulièrement dans les médias. Reprenant ici à notre compte les idées de Susan Bordo (2003), Jocelyne Le Blanc (2004), Elizabeth Grosz (1994) et de nombreuses féministes sur la pathologisation du corps féminin et plus largement sur le concept de maladie dans la philosophie et l'histoire des idées et nous inspirant des travaux de l'historien d'art Georges Didi-Huberman (1982), qui ont permis l'étude systématique de la place de la photographie dans l'invention de l'hystérie et dans la construction moderne de la femme comme sujet pathologique, le but de cet article est de voir comment la femme est pensée à l'heure actuelle comme potentiellement malade, tout comme elle l'a été dès Hippocrate. « Hystérique » disait-on de la femme chez les Grecs anciens où l'on croyait que l'utérus se baladait à travers le corps et causait les excès féminins, les débordements et

les malaises. Or, notre hypothèse de travail est la suivante : la pathologisation du corps féminin s'étend à l'âme et conduit dans les temps modernes à une médicalisation de la femme qui se voit vivre alors sous l'influence d'antidépresseurs et de médicaments qui anesthésient les maux de la psyché. Cette « toxicomanie » involontaire ou volontaire, puisque les femmes y consentent, donne lieu à des images de femmes perçues comme désirables dans les représentations sociales et médiatiques. Marilyn Monroe ou encore la *playmate* Anna Nicole Smith, grandes consommatrices d'antidépresseurs, mortes toutes deux d'une *overdose*, nous conduisent à comprendre qu'un certain désir sexuel dans le discours social est construit sur la médicalisation de ces femmes. Les discours et images médiatiques produits lors de la mort d'Anna Nicole Smith en 2007 nous conduisent à penser que le médicament participe du désir éprouvé pour la *playmate* représentée comme sexuellement désirable.

LA PATHOLOGISATION ET LA MÉDICALISATION DU CORPS FÉMININ : CONTEXTUALISATIONS

Les femmes ont été l'objet dans le discours social occidental et dans la philosophie d'un imaginaire qui fait du féminin l'espace de la maladie. C'est ce qu'explique Michel Foucault dans *Dits et écrits* (1994) où le théoricien parle d'une accélération de la pathologisation du corps de la femme à partir du XVIII^e siècle : « le corps de la

femme devient chose médicale par excellence » (Foucault, 1994, p. 261). À la suite de Foucault, les travaux de Jocelyne Le Blanc dans *L'archéologie du savoir de Michel Foucault pour penser le corps sexué autrement* nous montrent comment la médecine actuelle conserve les traces de la pathologisation du corps des femmes. « Nous pouvons les déceler dans les représentations qu'ont les professionnels de la santé, et les femmes elles-mêmes, du corps féminin » (Le Blanc, 2004, p. 13), celui-ci mettant en scène les rapports du pouvoir, du savoir et du désir.

Comme le démontrent les actes du colloque organisé par Annie Hubert-Baré en 2003, les femmes sont encore de nos jours le lieu fantasmatique du pathologique et deviennent donc la cible privilégiée des compagnies d'antidépresseurs, d'anxiolytiques, d'antalgiques et de somnifères. Si l'antidépresseur est le médicament principal demandé par les femmes ou prescrit par les médecins à celles-ci pour soigner un mal de vivre perçu comme plus particulièrement féminin, ainsi que le soutient Susan Dunlap dans *Counseling Depressed Women* (1997), la prise d'antidouleurs et de somnifères de diverses sortes participent aussi du mode de vie de nombreuses femmes qui tentent ainsi de faire taire leur malaise face à la vie. Le corps de la femme est donc continuellement sous anesthésie psychique et physique, et les antidépresseurs ici fonctionnent, comme c'est sou-

anesthésiants puisque ceux-ci s'inscrivent dans une logique où un éventail de produits se prennent simultanément pour calmer un mal. Or, contre ce pathologique ou encore ce sexuel contaminant, fou, désorganisé que constitue le corps féminin « malade », les hommes dans l'histoire et particulièrement dans la pensée philosophique ont su se protéger. L'on pense, sans trop de difficultés, à tout le discours sur l'hystérie déjà en cours au temps d'Aristote et puis, bien sûr, au travail de pathologisation de la psyché du « sexe faible » qu'ont commencé Freud et Breuer et qui fut poursuivi avec enthousiasme et rigueur par la psychanalyse, la psychiatrie et la pharmacologie modernes. Cette médicalisation du corps féminin va jusqu'à faire de la femme le lieu d'une petite pathologie chronique. Les discours actuels sur le syndrome prémenstruel, le SPM comme on le dit banalement, tenus par diverses instances du biopolitique veulent mettre en évidence, souvent malgré eux, un corps féminin près d'une nature malade, fragile, faite de débordements et pensent la femme comme le lieu d'un mal à circonscrire qui ne s'exprimerait pas seulement durant les menstrues, mais durant toute l'existence. La femme serait, par sa « matrice », sujette à une faiblesse psychique et corporelle. Or, bien loin de détruire cette idée, notre conception actuelle du temps des règles s'étend dans un « pré- » ou un « post- » menstruel qui finit par durer tout le mois.

permettre à la femme de développer un nouveau mode de vie, basé sur les médicaments et surtout sur l'antidépresseur qui permet d'arracher la psyché féminine à sa propension mélancolique, hystérique (comme le pensait Aristote), à ce que l'on appelle désormais dans la modernité la dépression.

Dans cet espace biopolitique, les liens entre la féminité, les règles et la dépression sont devenus le lieu d'un investissement financier qui va de pair avec la recherche médicale. Les études montrent que Zoloft®, l'antidépresseur, aide les femmes souffrant de syndrome prémenstruel. La compagnie pharmaceutique Pfizer qui commercialise Zoloft® a financé une étude qui a prouvé cette hypothèse et l'on peut voir sur le site Internet officiel du médicament que la compagnie Pfizer annonce les vertus du médicament non seulement pour la dépression mais aussi pour le syndrome prémenstruel. La dépression féminine serait alors perçue comme peut-être liée aux hormones et l'antidépresseur, qui se trouve au centre des médicaments pris par les femmes, guérirait un mal de plus en plus flou, de plus en plus large. Ce qui n'est pas sans nous renvoyer à une pensée primitive d'un féminin généralement et vaguement malade et donc pathologique dans son essence et son fonctionnement. Une pilule contraceptive destinée à être prise 365 jours par année sans placebo libère les femmes de leurs règles. Seasonique®, ainsi appelé dans le monde anglophone, qui a été introduit sur le marché en 2003 et dont on peut consulter le site Internet, permet des règles tous les 84 jours, ce qui constituerait une amélioration de la vie des femmes. Les athlètes avaient déjà ouvert la voie en vantant les vertus de l'aménorrhée. Une autre pilule veut conquérir le marché et faire de tous les utérus des organes sans fonction quand ils ne sont pas la matrice d'un fœtus. On peut désormais imaginer que les règles disparaîtront complètement et sont déjà, selon beaucoup de gynécologues, obsoletes. Elles ne doivent apparaître que dans l'éventualité de la reproduction. La femme aurait le droit de ne pas en avoir et elle s'en porterait mieux en décidant ainsi de ses humeurs et en contrôlant celles-ci qui seraient à la source de ses dépressions. Il suffit que la femme soit toute sa vie sous médicament, sous antidépresseur ou sous pilule contraceptive. Or, dans cette perspective, le genre féminin relèverait, qu'on le veuille ou non, d'une pathologie essentielle de la femme et d'une norme artificielle (un corps sans règle) qu'il faut créer grâce aux médicaments ou aux produits culturels qui vont permettre aux filles, dès leur plus jeune âge, de sortir de leur état naturel morbide. L'antidépresseur dans la

LES FEMMES DÉPRESSIVES SOUS ANTIDÉPRESSEUR N'ONT PAS, POUR LA PLUPART, DE MALADIE CHRONIQUE, MAIS UNE INCAPACITÉ PLUS OU MOINS GRANDE À AFFRONTER LES DIFFICULTÉS DE LA VIE QUE LA PRISE D'ANTIDÉPRESSEURS COMBINÉE À CELLE D'ANTIDOULEURS ET DE SOMNIFÈRES ANNIHILE EN PLONGEANT L'ESPRIT SOUS INFLUENCE.

vent le cas à notre époque, en continuité avec un large spectre de médicaments dont la principale fonction est d'empêcher toutes sortes de douleurs et de peines de l'âme. Les femmes dépressives sous antidépresseur n'ont pas, pour la plupart, de maladie chronique, mais une incapacité plus ou moins grande à affronter les difficultés de la vie que la prise d'antidépresseurs combinée à celle d'antidouleurs et de somnifères annihile en plongeant l'esprit sous influence. En ce sens, c'est bien une même logique d'anesthésie de soi et de sa douleur de vivre qui préside à la prise d'antidépresseurs par les femmes. Il est ici impossible, et il est important de le noter, de distinguer d'un point de vue imaginaire l'antidépresseur des autres médicaments

De même on parle de préménopause et de postménopause afin de pathologiser le plus longtemps possible le corps des femmes et de vendre des produits et des médicaments qui le soulageront de sa condition. Cela n'est pas sans rappeler la place que beaucoup de religions font au corps de la femme. La médicalisation du féminin ainsi que Foucault l'a pensée a remplacé l'idée de la « femme-tabou ». Entre la pilule, l'antidépresseur, la gym, les vitamines, le maquillage et le parfum, la femme se trouve dans un continuum de soins qui lui permettraient de dépasser sa condition imaginaire et sociale de malade chronique et de participer de façon plus efficace à la société. Il faut sortir le corps féminin de sa nature malheureuse, dépressive et

panoplie médicale qui se donne pour objet le corps féminin est le médicament le plus prescrit. Il permet à la femme de faire taire son mal de vivre qui serait inscrit dans la fragilité biologique relevée par Hippocrate, père de la médecine, qui a fondé scientifiquement pour l'époque la faiblesse du corps féminin. Sous cette nouvelle normalité féminine construite par le médicament et tout particulièrement par les hormones et l'antidépresseur, serait effacée la nature malade de la femme et, bien qu'il y ait toujours à craindre au sein du corps féminin l'impossible régulation du morbide et du pathologique, le processus de soumission de la « malade » semble assez bien fonctionner. Il y aurait dans la femme la possibilité d'un excès, d'un débordement, de sautes d'humeur et de nombreuses instabilités que l'on doit canaliser, dompter par l'antidépresseur qui permet de réguler l'esprit.

LA PHOTO ET L'INVENTION DE LA MALADIE

Or, lorsqu'il s'agit de campagne de publicité pour les médicaments, il faut dissocier très clairement la maladie de la normalité et surtout donner un corps, c'est-à-dire mettre en scène deux imaginaires (l'un sur la maladie mentale et l'autre sur la santé) très distincts et pourtant complémentaires. Il s'agit d'être capable de figurer ces deux concepts du normal et du pathologique de telle sorte que ceux-ci soient parfaitement clairs et opposés dans des images. Comme le pensait le philosophe Canguilhem (2005), la santé reste un concept normatif et de portée proprement philosophique, qui est donc construit par le discours social, comme le sont les notions de normal et de pathologique qui ne peuvent s'appréhender sans une idéologie. Or, la publicité des médicaments doit présenter une image du pathologique et la construire selon des règles sociales. Dans la publicité, on n'est pas dans la simple description de symptômes à travers laquelle une patiente pourrait se reconnaître : perte d'appétit, tristesse, idées suicidaires, etc. (si l'on suit le DSM-IV). En fait, l'histoire de la photographie dans la pensée de la santé mentale aurait beaucoup à nous apporter ici dans notre compréhension de l'invention du visage de la dépression par les compagnies publicitaires. Georges Didi-Huberman, historien d'art, dans son livre *L'invention de l'hystérie* (1982), raconte et interroge les pratiques qui eurent lieu à la Salpêtrière, du temps de Charcot au XIX^e siècle, à la naissance de la psychiatrie moderne. À travers les « présentations » de malades, de femmes en crise que Charcot montre à ses étudiants en médecine lors des célèbres « leçons du

mardi », on découvre la théâtralité ainsi que Charcot la met en scène, du corps féminin hystérique, pathologique. Les images photographiques de la Salpêtrière qui nous sont restées témoignent surtout du processus de pathologisation et de médicalisation du corps. Les psychiatres de l'époque cherchaient dans l'image des femmes les symptômes corporels de la maladie mentale. Ils voyaient dans le corps hystérique une surface de lecture et d'interprétation du pathologique et l'opposaient au corps construit à l'époque comme normal. Il s'agissait de saisir par l'objectif, et donc l'objectivité, les manifestations de la maladie sur le visage et le corps des hystériques. Charcot photographia des centaines de femmes et tenta, comme Lombroso le fit à l'époque pour les criminels, de définir le corps de l'hystérique qu'il opposait au corps normal, sain dans une pensée physiognomoniste. Comme on peut voir photographiés dans les dictionnaires médicaux et sur Internet une tumeur ou un foie d'alcoolique, le corps des hystériques devait rendre compte de la maladie. On imaginait distinguer une femme saine d'une femme malade en la regardant sur une photographie, comme on fait pour un poumon, dans les radiographies ou échographies. Charcot ne voyait pas son travail comme artistique. Il écrivait ces mots pour le moins troublants :

Il semble que l'hystéro-épilepsie n'existe qu'en France et je pourrais même dire et on l'a dit quelquefois, qu'à la Salpêtrière, comme si je l'avais forgée par la puissance de ma volonté. Ce serait chose vraiment merveilleuse que je puisse ainsi créer des maladies au gré de mon caprice et de ma fantaisie. Mais à la vérité, je ne suis absolument là que le photographe ; j'inscris ce que je vois... (Didi-Huberman, 1982, p. 32)

Cette étonnante déclaration renvoie à ce que pourrait être « l'invention » d'une maladie et elle pose le rapport intime et fort de cette maladie à l'image. Didi-Huberman fait prendre conscience de la véritable systématisation de l'application de ce nouveau médium qu'est la photographie et la mise en place d'une réelle volonté de penser une méthode : « Mais la grande manufacture d'images, ce fut encore la Salpêtrière. La fabrication y fut méthodique et presque théorisée [...]. C'est ainsi que la pratique photographique accéda tout à fait à la dignité d'un service d'hôpital » (Didi-Huberman, 1982, p. 47). Puisqu'il ne semble pas y avoir d'études sur le sujet, il est difficile de savoir combien la psychiatrie actuelle doit encore ou non à la physiognomonie ou à la morphopsychologie des XVIII^e et XIX^e siècles si chères

aux écrivains pour décrire leur personnage, mais l'on peut pourtant affirmer que la publicité actuelle joue à Charcot, bien qu'elle ne se permette pas de montrer des femmes vraiment malades, pour vendre un produit. L'éthique et la peur de poursuites judiciaires ne seraient pas seules en cause, mais il est peut-être impossible de saisir le visage des femmes ayant des troubles mentaux, le visage des dépressives ne différant souvent en rien de celui des autres femmes. Or, la publicité doit créer le visage de la détresse psychique, elle doit, comme Charcot a inventé l'hystérie par la photo, dessiner photographiquement le visage qui souffre, le visage féminin anormal qui s'oppose à celui qui serait perçu comme normal socialement. Le photographique doit nous donner l'illusion qu'il est dans un rapport de présentation fidèle aux symptômes et qu'il n'est pas représentation, art et artifice. Pour la publicité, il s'agit de mettre en scène une séquence temporelle, deux visages, un « avant » et un « après », deux images où les signes de la normalité et de la maladie se feront écho dans leur différence.

MADAME PATHOLOGIE ET MADEMOISELLE LA NORME : L'IMAGE PUBLICITAIRE DE LA DÉPRESSION

Imaginons donc ici, comme on le voit souvent dans les publicités d'antidépresseurs, deux photos, deux visages de femmes, qui ne font pas partie d'une séquence réelle « avant-après » et que le lecteur ici a vues d'une façon ou d'une autre même s'il ne les a pas remarquées. Il s'agit des archétypes féminins dans la représentation de la maladie et de la santé. Le visage de la maladie, « Madame Pathologie », de toute dame dépressive que l'on peut retrouver dans les annonces publicitaires pour les antidépresseurs ne peut être perçu comme malade que parce qu'il vient défaire une norme qui le définit et qui, pour nous, s'incarne dans le visage de celle que nous appellerons « Mademoiselle la Norme » que l'on pourrait retrouver dans la publicité de beaucoup de produits de beauté. Dans le cas de Mademoiselle la Norme, ce ne sont certainement pas les statistiques qui rendent ce visage conforme à la normalité qu'il propose, mais c'est bien plutôt l'idéal de beauté occidentale, jeune, lisse, blanc et sans marque de sa propre histoire. La norme idéale ici est amnésie, effacement du temps sur le visage lisse, trop lisse, sur le corps qui a effacé le poids de son existence, qui est décorporalisé comme le suggère Elizabeth Grosz (1994) dans son analyse des représentations dans la pensée philosophique et sociale du corps des femmes qui est, selon elle, trop souvent montré comme désincarné, sans texture.

S'il est vrai qu'une anomalie, « variation individuelle sur un thème spécifique », ne devient pathologique que dans un rapport avec un genre de vie, le problème du pathologique chez l'humain ne peut pas rester strictement biologique. Comme l'a montré Canguilhem et à sa suite Foucault, le normal et le pathologique sont deux constructions idéologiques qui n'existent que dans le rapport de l'une à l'autre. Or ce que la publicité fait croire, c'est que l'anomalie est simplement biologique, et que le biologique s'appréhende directement par l'image, que l'anomalie mentale est apparente, manifeste qu'elle est, en quelque sorte une anomalie esthétique, une prise en charge inadéquate de son corps, une faute de goût à laquelle l'antidépresseur, *designer* de l'âme, peut remédier.

Sur le corps de celle qui incarnerait pour la société Madame Pathologie et que l'on retrouve dans certaines publicités d'antidépresseurs, il n'y a que des traces, des marques, une surenchère de lignes qui font référence à un passage du temps qui n'arrive pas à être discret. La maladie mentale est représentée par des signes de vieillissement. Les troubles et pathologies de l'âme deviennent ici synonymes d'avancée en âge, d'histoire personnelle lisible à même la peau. Les rides, les pattes d'oie, les yeux tombants, les cheveux emmêlés et mal coiffés de la dame sont là pour garantir que la maladie est avant tout une marque sur le corps. Le pathologique pourrait alors se confondre avec un vieillissement prématuré et une mauvaise hydratation de la peau. La couronne d'épines que l'on peut voir esquissée sur la tête de la dépressive dans une publicité récente de médicaments contre la dépression relève de l'imaginaire catholique du Christ qui porte sa croix, tandis que les abeilles qui entourent le visage de la dame en détresse fonctionnent sur un mode métaphorique qui permet de penser à des araignées au plafond, ou encore à des bourdonnements dans la tête. Le vêtement noir de la malade tient autant de la tunique du pénitent du Moyen-Âge que de la camisole de force. Le visage ici est un jardin où tout pousse sans contrôle, les cheveux, les rides. Une nature rebelle, pléthorique. La photo ici n'est en rien réaliste : elle est représentation du secret de l'âme. La maladie, l'état pathologique est la perte d'une norme dans la mesure où elle a quelque chose d'une vie réglée par des normes inférieures ou dépréciées du fait qu'elles interdisent à la dame la participation active et aisée, génératrice de confiance et d'assurance, à un quotidien qui était antérieurement le sien et qui reste permis à d'autres, à Mademoiselle la Norme, par exemple. Celle-ci a un visage lisse, sur lequel il n'y

a rien d'inscrit, où aucune histoire ne s'est déposée et où la lumière est omniprésente, surtout si on oppose cet éclat à l'obscurité de la photo de Madame Pathologie. Le sourire respire la blancheur, la clarté des yeux perce l'image, le blanc et la propreté de la face joyeuse sont là pour nous renvoyer à une image de bonheur normal, sans tâche. Rien ne vient marquer cet esprit ni ce corps. La photo de la norme, de la beauté est minimaliste, propre alors que celle de Madame Pathologie était encombrée de motifs, d'un « trop-à-voir » qui donne une impression de chaos. Alors

Or, le pathologique ici n'est pas montré, comme c'est le cas dans les annonces publicitaires, comme nous venons de le montrer, par une mise en scène du vieillissement et par une théâtralisation d'un mal qui renvoie à un imaginaire christique ou encore à une imagerie de la détérioration du corps. Ici, le pathologique est inscrit dans la beauté même, dans l'attrait sexuel que constitue le corps de la starlette et c'est en cela qu'il nous semble intéressant de l'étudier afin de voir comment s'articule le pathologique dans un corps qui représente le sexuel et la vigueur du désir.

L'IMAGE DE LA PLAYMATE EST CONSTRUITE COMME ÉTANT À LA FOIS

CELLE D'UNE BELLE FILLE SAIN ET CELLE, PLUS TROUBLANTE,

D'UNE GRANDE DÉPRESSIVE, CONSOMMATRICE D'ANTIDÉPRESSEURS.

que Madame Pathologie est accablée par le poids de la vie et que ses yeux s'affaissent, Mademoiselle la Norme, elle, a les yeux qui regardent en l'air, les coins des lèvres qui remontent dans un large sourire et tout son visage est déjà un *facelift*, au sens premier du terme. Rien ne vient ternir le léché du visage et le glacié de l'image. Si la santé a pu être construite et comprise par Canguilhem comme innocence organique, comme silence des organes, le visage de Mademoiselle la Norme est là pour témoigner du silence de l'image qui n'a rien à montrer que le blanc et la lumière qu'elle capte. En d'autres termes, par la photographie de Madame Pathologie, il serait suggéré que le visage féminin malade est le visage du vieillissement, de l'histoire auquel le médicament, tout comme un produit de beauté, peut remédier. L'image doit en quelque sorte venir condenser les symptômes, leur donner vie dans un corps qui parle la dépression. L'image doit tenir lieu de discours sur la maladie et donner envie de se sortir de ce corps malade, de faire quelque chose et surtout de prendre des antidépresseurs.

LE CAS ANNA NICOLE SMITH : L'OVERDOSE DE LA BELLE FILLE

Il sera ici question d'analyser un visage, celui d'une starlette américaine, qui a pu récemment incarner le pathologique féminin dans les médias, puisque cette jeune femme est morte involontairement d'une *overdose* de médicaments et d'abus de consommation d'antidépresseurs. Il s'agit à travers cette analyse de comprendre ce qu'il en est de la construction du normal et du pathologique dans l'image d'une femme sous médicament, censée réveiller le désir sexuel puisqu'elle fut *playmate* et vécut de l'exposition de son corps dans les médias.

Le 8 février 2007, lorsque la chaîne de télévision américaine CNN, en la personne du journaliste Wolf Blitzer, annonce qu'Anna Nicole Smith a été retrouvée morte dans la chambre 607 du Seminole Hard Rock Hotel and Casino à Hollywood en Floride, il est évident pour tous que la cause du décès de l'*ex-playmate* ne peut être que l'*overdose*. L'autopsie confirmera que le corps de la jeune femme de trente-neuf ans contenait neuf types de médicaments, dont plusieurs antidépresseurs que différents médecins auraient prescrits à Anna Nicole Smith ou encore à son compagnon et avocat Howard K. Stern. Si certains journalistes ont tenté d'alimenter la rumeur du suicide ou encore du meurtre, le coroner dissipera vite les soupçons à l'égard des intéressés dans l'éventuel héritage de Smith et conclura à l'accident.

Depuis de nombreuses années, Anna Nicole Smith prenait des antidépresseurs et des médicaments de toutes sortes pour soigner son malaise profond face à la vie. De ce désir d'anesthésie de soi, Smith ne pouvait se cacher. Souvent elle était apparue dans divers shows télévisés à travers le monde, sous l'influence d'une combinaison de médicaments, ayant du mal à terminer ses phrases ou même à se tenir debout, tout en parvenant pourtant à caresser son corps dans des gestes provocateurs, machinaux. Sa dépression et sa toxicomanie étaient pour tous recouvertes par une nymphomanie que Smith visiblement ne contrôlait plus. En février 2007, Smith souffrait d'un abcès à l'arrière-train qu'elle soignait avec des antidépresseurs, des analgésiques et des somnifères. Depuis la mort de son fils, en septembre 2006, Smith était encore plus dépressive qu'à l'ordinaire. Elle venait de donner naissance à une petite fille dans une clinique privée des

Bahamas. C'est lors de la visite à sa mère et à sa petite sœur, bébé naissant, que le fils d'Anna Nicole, Daniel Wayne Smith, âgé de 20 ans et né d'un premier mariage de Smith, s'est assoupi dans un fauteuil et est mort d'une overdose de Zoloft®, Lexapro® et de méthadone, préfigurant ainsi la mort de sa propre mère, quelques mois plus tard.

Comme Marilyn Monroe, à qui elle avouait vouloir ressembler, Smith donnait l'image de la blonde décolorée, pulpeuse et jouissive, de la grande Américaine sortie de son bled du Sud, qui arrive à réussir dans la vie en jouant de son physique extraordinaire et en commençant par poser nue. Pourtant ce corps de rêve, porteur de grands fantasmes, de promesses de plaisir et de performances sexuelles, ne pouvait dans l'imaginaire collectif qu'être gonflé au silicone ou contrôlé et mû par les médicaments : somnifères, anxiolytiques et antidépresseurs. Sous la chair blanche abondante, saine, texane de celle qui fut la *playmate* de 1993 et l'égérie pulpeuse des jeans Guess, l'idée d'une féminité sous influence, totalement reconstruite par diverses chirurgies et surtout mortifère, donnait vraisemblablement à l'attrait sexuel d'Anna Smith un « je-ne-sais-quoi » de bien honteux, de fragile qui galvanisait les foules et les rendait folles de convoitise. Anna Nicole Smith n'était qu'un corps, qu'une bombe sexuelle, une bombe à retardement pour elle-même. Son aspect pathologique de fille hystérique, dépressive, suicidaire participait au désir éprouvé pour elle, comme si pour plaire à tous, Smith devait être au plus proche de l'*overdose*, de la mort sur une table d'opération pour une centième chirurgie plastique, ou encore dans un processus extrêmement morbide.

En nous appuyant sur cette idée, développée par Foucault, de pathologisation du corps féminin, objet du regard médical et du biopolitique, il est possible d'affirmer que ce qui plaisait dans le visage et tout le corps d'Anna Nicole Smith (et plus largement dans l'image de tout *sex symbol* féminin), c'était son lien à sa maladie psychique et à sa mort possible, toujours imminente. En effet, tout se passe comme si ce que Foucault et Didi-Huberman avançaient sur la construction de la maladie féminine permet de penser que le regard médical et plus largement le regard social trouvent dans la maladie le lieu même de l'ancrage non seulement du savoir ou de la pulsion scopique mais aussi du désir. Ce n'est pas la santé ou l'énergie sexuelles proposées dans les images qui garantissent ici l'efficacité du fantasme que déclenchent les *playmates*, mais bien la représentation d'un rapport à la maladie, à la dépression et au suicide que ces femmes entretiennent

par la prise incontrôlée d'antidépresseurs et par la possibilité de mourir sur une table d'opération, pour doter leur corps de gros seins. Il est donc possible d'affirmer que le médicament et l'*overdose* participent dans les images de ces femmes au désir construit par les médias et le discours social pour les *pin-up*, ainsi que Marilyn Monroe et Anna Nicole Smith les ont incarnées. Le médicament fait partie intégrante de la nature de la pulsion éprouvée pour ces femmes, il participe à ce qui attire chez celles-ci, dépossédées du contrôle de leur corps et vivant sous influence. C'est tout aussi bien l'anesthésie que la surexcitation du corps féminin, que le médicament

L'ANTIDÉPRESSEUR, DESTINÉ
PLUS PARTICULIÈREMENT
AUX FEMMES, LUI, FONCTIONNE
DANS NOTRE IMAGINAIRE
SUR LE SEX-SYMBOL COMME
UNE SOUMISSION DU CORPS
À UNE SUBSTANCE QUI REND
PARADOXALEMENT LE DÉSIR
FÉMININ, DÉJÀ SI PEU MAÎTRISÉ,
TOTALEMENT FOU.

procure fantasmatiquement à ces femmes privées d'un contrôle sur leur corps et sur leur âme, qui échaufferaient les esprits et les sens. Il faut noter ici que d'autres *playmates* succombèrent à une *overdose* : Willy Rey qui fut la *playmate* du mois de février en 1971, Lisa Bridges sur laquelle nombre d'acheteurs du magazine *Playboy* purent fantasmer durant le mois de septembre 1996 ou encore Paige Young, objet des rêves du mois de novembre 1968, connurent le même sort qu'Anna Nicole. Or, on a tendance à penser que c'est la vie de ces femmes qui les aurait conduites à la mort. Celle-ci serait accidentelle, mais banalisée dans un parcours, somme toute, dangereux.

LE MÉDICAMENT ET LE DÉSIR

Il semble important de penser la nature même du désir que la société éprouve pour ces filles sexualisées à outrance. Il faut voir que dans le sexuel ici, c'est bien la mort qui attire ou encore l'hébétement d'un corps qui ne s'appartient pas et d'un esprit sous influence. Or cette mort, ces femmes de rêve la portent de façon un peu cryptée

dans le secret de polichinelle que constituent leurs dépressions respectives, leurs ingurgitations quotidiennes de substances chimiques ou encore dans les abus psychologiques ou physiques qu'elles subissent de toutes parts.

Comme l'a montré Beth Ann Bassein (1984), la femme dans la culture occidentale est liée à la mort et le désir que ses représentations provoquent est souvent fondé dans cette association entre la sexualité féminine et la capacité de (se) donner la mort. L'image de la *playmate* est construite comme étant à la fois celle d'une belle fille saine et celle, plus troublante, d'une grande dépressive, consommatrice d'antidépresseurs. La *playmate*, dans son corps et son visage sous influence, renvoie donc à cet imaginaire de la mort analysé par Bassein. Mais tout en promettant une pulsion érotique de mort, la *playmate* affiche dans son image de femme pulpeuse une pulsion de vie, une sexualité tout à fait vivante. Il faut ici penser en quoi le fantasme sexuel le plus commun, celui sur la *playmate*, est soutenu par la pulsion de la voir mourir en direct ou presque (comme c'est le cas dans les *snuff movies*, ces films clandestins contenant les images de sévices et de meurtres qui se prétendent réels), de la sentir perdre le contrôle d'elle-même, ce qui la conduirait à s'éteindre devant son public, paralysée ou surexcitée, incarnant ainsi tous les fantasmes sexuels à la fois. Il y aurait en la *playmate* sous influence la représentation d'un « mourir-de-plaisir » involontaire, vécu sous la forme la plus mensongère. Le désir voyeur social est ici entretenu par le médicament qui devient le symbole de ce qui permettra au fantasme de mort de s'accomplir jusqu'au bout. Il s'agira de voir la *playmate* s'abîmer dans son *overdose*, dans sa « jouissance » qui la conduira à la mort... Le médicament est en quelque sorte ce que la *sex symbol* a et ce que les autres femmes n'ont pas : la capacité d'être vivante et morte, toujours sous la menace fabuleusement excitante pour les autres de sa fin.

Pour le corps des hommes à l'heure actuelle, l'imaginaire du médicament et la recherche dans les compagnies pharmaceutiques laisse plus de place au Viagra® qu'à l'antidépresseur ou à l'analgésique, comme si la psyché et le corps masculins n'avaient pas de problème autre que dans le fonctionnement de l'organe sexuel, comme si la recherche pharmaceutique ne pouvait se débarrasser de l'imaginaire social qu'elle reprend à son compte tout en le fondant. Or, ce médicament, s'il met sous influence, garantit pourtant une maîtrise des fonctions érectiles de 24 heures et donne aux hommes un pouvoir de

contrôle sur leur sexualité. Le Viagra® ne fonctionne pas comme une dépossession du corps, mais bien comme une (re)prise en charge de sa propre libido (on pourra avoir une érection quand on le voudra). Il est construit et vendu comme un pouvoir et donnerait à l'homme ce qui lui revient de droit. L'antidépresseur, destiné plus particulièrement aux femmes, lui, fonctionne dans notre imaginaire sur le *sex-symbol* comme une soumission du corps à une substance qui rend paradoxalement le désir féminin, déjà si peu maîtrisé, totalement fou. Comme le montre Nicoletta Diasio dans *Figures du dédoublement et sexualité de l'homme en Italie* (Méchin et al., 2001, p. 87-104), l'apparition du Viagra® souligne une différence sexuelle dans l'imaginaire sur la médication des corps et sur la construction des genres, de la sexualité et du mal de vivre. La prise de médicaments chez les hommes et les femmes renvoie à des imaginaires sexuels et identitaires très contrastés.

Or, grâce à l'antidépresseur, le danger que constituerait la sexualité anarchique des filles des rêves n'existe plus que pour elles-mêmes. La nymphomanie qui réveillerait des fantasmes de femme prédatrice, de *vagina dentata* menaçants, est ainsi domestiquée. La femme sous influence est sexuelle, mais sa libido est sous le contrôle des médicaments. C'est le fantasme d'un « viol doux » (si une telle chose existe...) qui devient alors très puissant. La *playmate* crée une image où elle peut être violée sans résistance, puisque de toute façon elle ne sera pas totalement présente à elle-même. Elle resterait pourtant complètement participante au rapport et au plaisir.

Or, ce fantasme d'un « viol consenti », fantasme basé sur un désir contradictoire, on le retrouve encore dans l'utilisation des *date rape drugs*, qui permettent à certains criminels d'utiliser le corps plus ou moins consentant de filles dont l'esprit est pour un temps anéanti. Le *drug facilitated sexual assault* permet de penser que le corps féminin sous influence retrouve une sexualité docile à laquelle le mauvais esprit des femmes ou encore le féminisme auraient désaccoutumé. C'est bien sûr un fantasme de meurtre qui s'exerce là dans ce viol pernicieux. Il y a là une mise à mort de l'autre, de la femme que l'on possède en son absence, sans qu'elle y soit vraiment présente, comme si elle était à la fois morte et vivante. De la même façon, dans un certain imaginaire social, les médicaments neutraliseraient une sexualité féminine menaçante, débordante, insatisfaite et permettraient une domestication de la libido d'Anna Nicole Smith et de toutes les autres. Ainsi, ces femmes ne seraient

plus dangereuses pour les hommes et ne deviendraient qu'une menace pour elles-mêmes, dans l'overdose ou le suicide.

Le visage et le corps de Marilyn Monroe, tels qu'ils sont passés à l'histoire, doivent présenter une domestication de la pulsion sexuelle brute que les soins du corps, qui vont de la décoloration des cheveux au maquillage, symbolisent. Rappelons que Marilyn Monroe, si elle dormait nue, dans un état de nature, était toujours couverte, publicité oblige, de son parfum *Chanel numéro 5*. La nature féminine sexuelle, euphorique et dépressive à la fois, doit être domptée par la culture, par la marque sociale que constituent entre autres le parfum et, bien sûr, l'antidépresseur.

Or, c'est au pathologique ou au normal féminins qu'en appellent le corps d'Anna Nicole Smith ou encore celui des *playmates*. Les femmes, qui posent nues et qui exhibent une féminité exacerbée, parviennent à brouiller dans le fantasme social sur elles les termes de normal et de pathologique. Ce qui est en jeu avec les images de ces filles pulpeuses du Sud des États-Unis que sont Anna Nicole Smith ou Marilyn Monroe, c'est que la *girl next door*, la fille la plus commune, la plus normale peut aussi être le lieu d'un érotisme et d'une sexualité débridés que le médicament exacerbe et calme d'un même mouvement. Si, pour le commun des femmes, l'antidépresseur endormirait la pulsion sexuelle et destructrice de soi, pour la *playmate*, ce médicament parvient à avoir un double effet, celui d'anesthésier le sexuel et celui de le réveiller, de le porter à son paroxysme. Dans ce paradoxe que constitue le médicament pour la *playmate*, ce sont une docilité et une pulsion folles qui s'exerceraient simultanément. On peut alors rêver au « viol doux » de la tigresse, à des ébats avec une fille à la fois extrêmement nymphomane et pourtant totalement absente à soi. En ce sens, l'image des grandes déprimées et utilisatrices d'antidépresseurs que furent Monroe ou Smith sont à l'opposé des figures du monde de la publicité des médicaments puisque leur image et leur corps parfaits ne peuvent constituer la séquence d'un récit où l'antidépresseur vient sauver l'image féminine. Le corps de Marilyn ou de Smith est beau parce qu'il est, dans un certain type d'imaginaire social, bourré de médicaments, sous influence d'antidépresseurs, donc sans maîtrise et parce que le normal et le pathologique s'y recoupent, s'y chevauchent, tout comme la fougue et la honte du désir que ces femmes inspirent.

Or ce qui compte ici, c'est que ce désir menaçant qui vient chercher celui du spectateur ne soit jamais qu'autodestructeur. On sait bien que les *playmates* sont des

« malades », des dépressives nymphomanes que l'on peut regarder sans danger parce qu'elles ne feront du mal qu'à elles-mêmes.

Et là-dessus, sur ce suicide possible des plus belles filles, l'antidépresseur veille.

BIBLIOGRAPHIE

- BASSEIN, B.A. (1984). « Women and death: Linkages in Western thought and literature », *Contributions in Women's Studies*, n° 44, Greenwood Press.
- BORDO, S. (2003). *Unbearable Weight: Feminism, Western Culture and the Body*, University of California Press.
- CANGUILHEM, G. (2005). *Le normal et le pathologique*, augmenté de *Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique*, PUF/Quadrige.
- DIASIO, N. (2000). « Figures du dédoublement et sexualité de l'homme en Italie », dans C. MÉCHIN, I. BIANQUIS-GASSER et D. LE BRETON (dir.), *Le corps, son ombre et son double: Nouvelles études anthropologiques*, Éditions L'Harmattan.
- DIDI-HUBERMAN, G. (1982). *Invention de l'hystérie*, Éditions Macula.
- DUNLAP, S. (1997). *Counseling Depressed Women*, Westminster, John Knox Press.
- FOUCAULT, M. (1994). *Dits et écrits*, vol. 2, Gallimard.
- GROSZ, E. (1994). *Volatile Bodies: Toward a Corporeal Feminism. Theories of Representation and Difference*, Allen & Unwin.
- HOFFMAN, P. (1995). *La femme dans la pensée des lumières*, Slatkine.
- HUBERT-BARÉ, A. (2004). *Corps de femmes sous influence: questionner les normes. Actes du symposium organisé par l'Observatoire Cidil des habitudes alimentaires, le 4 novembre 2003 au Palais de la Découverte à Paris*, vol. 10, Les cahiers de l'Ocha.
- LE BLANC, J. (2004). *L'archéologie du savoir de Michel Foucault pour penser le corps sexué autrement*, Éditions L'Harmattan.
- SEASONIQUE (2009). Site Internet, <<https://www.seasonique.com>>, consulté le 2009-11-17.
- SULEIMAN, S. (1986). *The Female Body in Western Culture: Contemporary Perspectives*, Harvard University Press.
- ZOLOFT (2009). Site Internet, <<http://www.zoloft.com>>, consulté le 2009-11-17.